

C

Cora Novirus

Association Multitudes | « Multitudes »

2020/3 n° 80 | pages 42 à 57

ISSN 0292-0107

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-multitudes-2020-3-page-42.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Association Multitudes.

© Association Multitudes. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

C

Catastrophe

Soudain, ce virus est venu interrompre le cours des vies quotidiennes. Soudain, il est devenu majeur sur les petits écrans. Au départ, comme beaucoup d'autres personnes, je n'y croyais pas et minorais l'évènement. Ce virus avait une saveur d'inédit. À vrai dire, il est plus probable que je n'avais pas envie d'y croire. L'habitude de foncer, et puis aussi la peur des autres qui, sous couvert d'ordre moral, sanitaire, public, font surgir les diables politiques hors de leurs boîtes. D'ailleurs après le déconfinement, les diables sont encore présents. Et il faut en avoir peur !

Cette attitude s'est retrouvée dans d'autres catastrophes : *La supplication* de Svetlana Alexeievitch met en évidence le fait que les paysans ukrainiens pensaient l'explosion de Tchernobyl comme un non-événement, du point de vue de leurs poules qui continuaient de picorer. Mais comme les radiations nucléaires, le Covid-19 s'est glissé subrepticement dans la mécanique de nos sociétés et n'en a pas fini de modifier durablement leurs cours. C'était cependant une catastrophe annoncée. Il était prévisible (et prévu par certains), et depuis longtemps, qu'une épidémie affecterait nos sociétés globalisées. Mais pourquoi cet événement, au-delà de sa rapidité à se répandre liée aux mobilités planétaires et de transport, est-il devenu tel qu'il a contraint y compris des pays récalcitrants à se figer et s'enfermer ?

En France, l'épidémie a, d'abord, confirmé l'incompétence d'un gouvernement face à un événement qui, clairement, était au-delà de la mission qu'il s'était lui-même donné, tout empreint d'un ordre libéral : il lui fallait précipitamment apprendre de l'épidémiologie et des services publics leur rôle et leur soudaine nécessité – apprendre aussi à s'appuyer sur les corps intermédiaires et la société civile.

Ensuite, la catastrophe a donné l'opportunité à l'exécutif (cela est le cas dans de nombreux autres pays) de durcir considérablement les restrictions données aux libertés et aux droits civils, par exemple les droits de circulation ou de rassemblement. L'attitude des gouvernants à l'égard des gouvernées relevait d'un paternalisme autoritaire : nous – en l'occurrence, la pseudo-identité d'un peuple qui a fait, peut-être, ses premiers pas, lors des manifestations des Gilets jaunes, prolongées par de nombreuses autres (hôpital, justice, recherche, enseignants, retraités, droit du travail) – étions des enfants, incapables de civisme ou de rationalité, qui devions être contrôlés.

Cette catastrophe, une rupture brusque d'un ordre des choses, est aussi celle engendrée par le virus, un minuscule être de nature. Né notamment d'une destruction massive des écosystèmes, à l'image d'autres pandémies (VIH, Ebola, etc.), le virus bouleverse les vies, l'ordre social, met en avant des travailleuses souvent oubliées, et fait s'arrêter des économies entières de par le monde. Pourquoi ?

Pour moi, la catastrophe est aussi, et peut-être surtout, le produit d'une *sur-médialité*, là où la globalisation se met en scène et se donne les preuves qu'elle existe. Cette sur-médialité est celle de la science et de ses modèles, qui se donnent à interprétations multitudinaires. J'interprète, tu traduis, nous remplissons les vides avec nos fantasmes et imaginaires. J'interroge le passage au réel de ces modèles : ainsi, certains auraient été calibrés à partir d'épidémies qui s'avèrent, à l'épreuve, différentes du Covid-19. D'où des prédictions, notamment en termes de mortalité, qui peuvent paraître surréalistes à les comparer aux chiffres actuels. Ces derniers seraient, dès lors, une conséquence du confinement et la preuve du bien-fondé des politiques conduites. Je ris !

Cette sur-médialité naît également des commentaires *ad nauseam* des confinés à partir d'un vécu de genre et de classe. Si la grippe asiatique, en 1956-1957, qui tue entre un et quatre millions de personnes dans le monde, puis la grippe de Hong Kong, en 1968-1970, qui fait un million de victimes (dont 32 000 en France) ont peu frappé les médias, les esprits ou les mémoires, c'est aussi parce que l'espace des réseaux sociaux numériques n'existait pas alors. Le génie temporel de Covid-19 est d'avoir souscrit aux règles d'une bonne série catastrophe. Ses débuts ont percuté et la suite est attendue, chaque jour, alors que les médias disposent de la litanie du nombre de morts, des gestes des héroïnes du quotidien (soignantes,

notamment) ou des propos d'hommes publics extraordinaires (rarement des femmes).

Covid-19 y a été d'autant plus fort qu'il a commencé par toucher principalement des pays riches. Au point que chaque gouvernement attentif à la ronde médiatique a dû avoir peur, tant de subir les conséquences de l'épidémie que de la réprobation publique qui s'exercerait à défaut de politiques conséquentes. Dès lors, le risque est autant le produit de ces boucles médiatiques que né des rebonds éventuels de l'épidémie. Face à cela, confrontée au tourbillon médiatique provoquant un sentiment d'urgence permanente, j'ai le vertige et je m'interroge sur la conduite à adopter face aux futurs catastrophiques.

[voir Incertitude]

Chasseurs de virus

Le 9 avril, un jeune Yanomami meurt du Covid-19 dans l'État de Roraima. Cette mort ravive une douleur profondément ancrée dans la mémoire et dans les corps des Yanomami : les épidémies liées aux projets de colonisation puis de modernisation du Brésil. Dans *La Chute du Ciel*, le chaman yanomami Davi Kopenawa raconte à l'anthropologue Bruce Albert son enfance, son initiation au chamanisme ainsi qu'une succession d'épidémies.

Dans les années 1950, la présence de Blancs dans la forêt se faisait déjà remarquer depuis longtemps. Kopenawa les vit pour la première fois lors de son enfance à Marakana. Il s'agissait d'agents

des commissions chargées de démarquer, en territoire Yanomami, les frontières du Brésil. C'est après leur passage que nombreux parmi les siens furent pris par la toux et la fièvre entre autres symptômes de maladies exanthématiques, et moururent peu après. Dans les années 1960, Kopenawa aperçut des missionnaires s'installant dans sa région. Ils rejetaient les esprits de la forêt et criaient des paroles de Dieu. Un de ces missionnaires, rentrant de Manaus avec sa fille malade, apporta la rougeole dans la forêt. Un avion avec un médecin et des médicaments fut appelé, mais la tragédie ne put être évitée. Les Yanomami pleurèrent alors la perte des anciens et des esprits qui

les protégeaient et soignaient. C'est à cette époque qu'il devint évident, même pour ceux qui entre-temps étaient devenus « croyants », que les paroles de Dieu étaient des mensonges.

Dans les années 1970, après avoir attrapé la tuberculose et avoir été guéri dans un hôpital à Roraima, Kopenawa repartit à Manaus pour devenir agent de santé, et puis revint chez les siens. Et là encore, quelque temps après, arrivèrent des agents de la lutte contre la malaria et l'onchocercose, ainsi que des fonctionnaires de la Fondation Nationale de l'Indien. Ces derniers offrirent à Kopenawa un travail d'interprète au poste du bord de la route Périmétrale Nord, qui traverse l'Amazonie d'Est en Ouest. Il y assista alors au déchirement de la terre, à la destruction de la forêt par d'énormes tracteurs et, encore une fois, à une épidémie de rougeole.

Quel rapport avec le coronavirus? Le cas particulier de Davi Kopenawa prend sens au sein de dynamiques globales, dont l'observation impose de traverser les frontières, entre les disciplines comme entre les nations. Toutes ces épidémies furent précédées par des « signes » : des images, des rumeurs de moteurs, des odeurs et, surtout, différentes « fumées » – des cigarettes brûlées ou de la dynamite explosée. Ce récit des « fumées d'épidémies » est celui de la douleur des Yanomami face aux « maux des Blancs », arrivés avec les marchandises et les machines, mais aussi avec des êtres maléfiques, tels que les agents du pouvoir national ou religieux. Face à ces maladies, les chamanes se retrouvèrent souvent impuissants et, par conséquent, perdirent leur emprise sur la communauté. Celle-ci adhéra en partie à la foi des missionnaires ou s'intéressa à d'autres formes de connaissance. Kopenawa lui-même se retrouva, à plusieurs reprises, soigné par des médecins, et de ces expériences naquit

une envie d'apprendre la médecine. Car selon la vision thérapeutique yanomami, les soins chamaniques avec la Yakoana et les plantes de guérison ne sont pas incompatibles avec les pratiques médicales et ses remèdes.

Cette séquence d'épidémies chez les Yanomami est sûrement bien plus longue et se trouve réactualisée depuis le début de ce siècle. Depuis 2005, Frédéric Keck travaille sur les crises sanitaires liées aux zoonoses. Dans un article de 2014, « *From Purgatory to Sentinel* », il établit un lien entre trois événements épidémiques : la grippe H3N2 de 1968, la grippe aviaire H5N1 de 1997 et le Syndrome Respiratoire Aigu Sévère SRAS de 2003. Les alertes précoces ont permis d'obtenir une importante distance sécuritaire. À partir de ce travail, le microbiologiste Kennedy Shortridge a conçu Hong Kong comme une « porte », où les virus pourraient être suivis lors de leurs déplacements de la Chine vers le reste du monde. Et les microbiologistes se sont conçus eux-mêmes comme des « sentinelles », voire comme des « chasseurs » de virus. En effet, au niveau micro, ils observent les cellules qui, à partir du contact avec les agents infectieux, cherchent à produire des anticorps et, au niveau macro, les microbiologistes émettent les signes visibles de cette menace invisible.

Comment chasser ce terrible virus? Keck s'appuie sur le pouvoir pastoral conçu par Michel Foucault. Or, conçu comme un pouvoir de surveillance du berger sur ses brebis, ce pouvoir ne tient pas compte des relations entre prédateur et proie, des dynamiques qui s'établissent entre humains et non humains, en l'occurrence entre humains et virus, dans le cadre des zoonoses. Pour les appréhender, il faut introduire l'idée d'un pouvoir *cynégétique*, c'est-à-dire un pouvoir lié à la chasse. Keck se base tout particulièrement

sur les travaux d'ornithologues qui observent comment des oiseaux communiquent entre eux et contre les prédateurs. Ce pouvoir cynégétique est donc essentiellement lié à une puissance de communication – émission et réception de signes – particulièrement importante dans l'émergence de zoonoses, caractérisées elles-mêmes par le passage des cellules entre les organismes, puis entre les territoires politiques. Il faut toutefois considérer, selon lui, que « les agents pathogènes ne sont pas des ennemis à l'extérieur de la frontière mais des «opérateurs spécifiques» au sens où Lévi-Strauss l'entendait, c'est-à-dire, reliant différents niveaux de communication entre les entités vivantes ». Le réservoir animal n'est donc pas un troupeau qui demande une surveillance, selon le modèle pastoral, mais une source de distinctions et de signes, telles que les scrutent les chasseurs grâce à ce que Lévi-Strauss a décrit comme une « pensée sauvage ».

Revenons à Kopenawa et Albert, et à ce qu'ils décrivent comme la chute du ciel... Dans l'écosophie caractéristique de certains peuples indigènes de la région amazonienne, nous trouvons de nombreuses pistes pour chasser le virus. Kopenawa raconte des agencements entre chamanes et chasseurs pour s'approvisionner en gibier. Les chamanes se chargent d'attirer le gibier par des chants invoquant par des images les esprits de la forêt. Il s'agit tout d'abord de rendre le gibier heureux, et seulement après de le flécher, avec droiture, d'un seul coup. La chasse est ici une véritable action de communication entre différentes entités, avec des techniques sophistiquées. Tout ce qui s'ensuit est réalisé avec le plus grand soin, de la cuisson à la consommation et, finalement, au traitement des restes pour ne pas attirer la vengeance des animaux. Car les animaux sont eux aussi des êtres doués d'humanité.

Dans le cas du Covid-19, la chauve-souris et le pangolin sont vendus et consommés au fameux marché de Wuhan en Chine, reconnu comme le foyer initial de la pandémie mondiale. Ils sont l'hôte principal et l'hôte intermédiaire dans la chaîne d'infection par le nouveau coronavirus qui vient d'atteindre les hommes mais qui avait été anticipée par diverses productions humaines. L'anthropologue Els Lagrou nous rappelle que les Huni Kuin sont appelés « peuple chauve-souris » par leurs ennemis Kaxinawa, parce qu'ils marchent la nuit. Mais, attention, ils ne mangent jamais ces animaux, car ils leur attribuent un réel pouvoir de transformer la forme, le *yuxin*.

Plutôt que de faire appel aux métaphores, concevoir une chasse au virus appelle une pensée sauvage qui n'est pas opposée à la pensée scientifique. Les deux diffèrent au niveau de leurs opérations et applications, la première étant plus liée au sensible, la deuxième à l'abstraction. Avec la science, osons penser sauvagement.

Le dépassement des frontières entre espèces dans le marché de Wuhan appelle, de ce fait, au dépassement de bien d'autres frontières de la pensée, celles que l'on établit entre sciences et croyances, entre nature et culture, entre forêts et villes. Mais, pour franchir prudemment ces frontières, il nous faut une attention aux signes, à la vie sous toutes ses formes.

Les travaux de Frédéric Keck ou d'Els Lagrou sont le symptôme qu'un changement paradigmatique au niveau d'une biosécurité mondiale est peut-être en cours : au-delà de la « prévention », c'est l'« anticipation » par des sentinelles, et la « préparation » par de nombreux dispositifs (inédits ou traditionnels), qui émergent. Urgentissime, cette préparation est constituée par la simulation de scénarios, par le stockage

de médicaments et d'équipements de protection individuelle, ainsi que par le développement de nouveaux vaccins, tests et applications.

De nombreuses inquiétudes se sont alors manifestées, ces derniers temps : et si cette chasse au virus devenait une chasse à l'homme ? Les applications sont effectivement basées sur des technologies de *tracking*, basées sur des formes de géolocalisation de l'utilisateur et de *contact tracing* qui traquent les contacts entre les usagers. Le danger se situe alors dans la possibilité que la lutte contre le Covid-19 accélère une surveillance digitale des corps. C'est un risque, auquel il faut rester sensible. Mais le fait d'être traqué est toujours ouvert à la possibilité de traquer à son tour : les soulèvements récents de Hong Kong face à Beijing indiquent que la possibilité de chasser les abus des pouvoirs est toujours là, grâce à ces mêmes téléphones portables qui nous mouchardent.

Vaccins, tests et application : ce que cette préparation requiert est une capacité accrue et aigüe de saisir des signes – DNA, mRNA, PCR et BITS entre autres – dans leur passage entre les niveaux biologiques et technologiques, dans leur mutation ontologique même, par des

esprits-corps alertes. Accrue et aigüe signifie que, s'il y a multiplication des signes et des dangers, il doit y avoir intensification de l'attention et de l'intention. Pour les sentinelles qui la traquaient, cette pandémie était bel et bien prévisible... 1997, 2003, 2020. Tous les signes étaient déjà là, dans de nombreux articles scientifiques et, plus récemment, dans l'augmentation anormale du nombre de pneumonies.

Le Covid-19 en Amazonie est une véritable catastrophe : à la maladie qui atteint les populations indigènes extrêmement vulnérables s'ajoutent des effets secondaires de l'augmentation du déboisement et de l'orpaillage. C'est tout un écosystème qui est bouleversé et qui appelle fortement à une écologie pour le réparer. Le cas particulier ne prend sens qu'au sein de dynamiques globales. Dans le domaine de la santé globale, des responsabilités, des réorganisations et des réparations devront être envisagées. Notre traque au virus et notre attention au vivant gagneront en acuité quand les chamanes et les chasseurs d'Amazonie seront appelés à rejoindre les sentinelles de Hong Kong pour une meilleure préparation du monde entier.

[voir Zoonose]

Chimères

Les bifurcations nous mettent devant un choix (fréquemment binaire) entre deux voies : aller à droite ou à gauche ? Cela correspond certes à certaines situations concrètes (matérielles, économiques, politiques, judiciaires). Mais toutes ces situations de bifurcations résultent de simplifications – parfois inévitables, mais

toujours réductrices. La vitalité n'est pas faite de binarismes, mais d'hybridations multipliatrices de nuances.

Les chimères sont des hybridations d'esprit entre des êtres d'espèces trop diverses pour pouvoir s'accoupler de façon féconde. Les chimères ne peuvent pas exister – en dehors de nos imagi-

nations. Elles existent pourtant bel et bien – dans et grâce à nos imaginations. J’ai demandé à mes amis de *Multitudes* de parsemer cet abécédaire d’images de chimères pour nuancer le binarisme des bifurcations qu’il s’efforce de mettre au jour.

Ces chimères sont-elles des rêves humains d’animaux impossibles, ou des fantasmes animalistes d’humanités improbables ? Ni l’un ni l’autre, parce que, justement, les chimères émergent lorsque les *OU* exclusifs cèdent la place à des *ET* agrégatifs. Ni l’un ni l’autre, surtout, parce que, à y regarder de plus près, les chimères ne sont nullement l’exclusivité des univers oniriques ou fantasmatiques. Le vrai défi de notre époque est d’apprendre à considérer les plus improbables chimères comme les marqueurs les plus révélateurs de nos plus prosaïques réalités. Et cela, parce que notre époque se caractérise plus que jamais par la coexistence des contraires – et par le besoin d’apprendre comment faire coexister ce qui, a priori, ne saurait tenir ensemble. Car cela est aussi ce qui, à y regarder de plus près, ne saurait exister tout seul, en l’absence de cette coexistence aussi nécessaire qu’impossible. Exemple actuel : virus et anticorps.

C’est ce que met merveilleusement en scène le dernier livre d’Emmanuelle Pireyre, intitulé précisément *Chimère*⁶. On y suit un assemblage rocambolesque de personnages aussi joyeusement saugrenus que parfaitement réalistes : une manouche qui cherche à sauver les « paysans » (les non-gitans) de leur misère productiviste ; une bande de bras cassés réunis en « assemblée citoyenne » pour conseiller les dirigeants politiques sur les vertus du *farniente* ; un chien qui parle, joue aux jeux vidéo et finit par faire événement dans le Parlement européen. Rien de

ceci n’est crédible. Tout, toutes et tous y sont irrésistiblement ridicules. Et pourtant : aucune description de notre monde ne touche plus juste pour faire sentir le délire immanent qui habite nos moindres faits et gestes.

Reconnaître que notre monde est constitutivement chimérique, c’est accepter qu’il est tramé de contradictions et d’incompatibilités que nos habitudes philosophantes s’ingénient à dénier comme autant de scandales, ou à résorber par la magie trompeuse d’explications simplificatrices⁷. Mais non : la réalité, c’est cet amalgame loufoque de bouts de trucs et de restes de machins, qui s’agglutinent contre toute logique et qui s’étreignent en dépit de toutes leurs détestations. La chimère nous fait entrevoir, en un clin d’œil, le réel emberlificoté que masquent nos réalités toujours trop simplement (parce que trop binaires) expliquées.

Les images de chimères qui scandent cet abécédaire des bifurcations nous invitent à voir comment des animaux (humains et autres qu’humains) peuvent flouter, brouiller, débrider et recomposer sans cesse ce par quoi on les distingue les uns des autres. Ces images nous donnent à voir les mouvements même de la zoonose – mais sans en faire une maladie. Elles nous apprennent à sentir – ou peut-être à pressentir, ce qui ne serait déjà pas si mal – que le réel est essentiellement *foutraque*, et donc comique.

Même lorsqu’elle paraît à première vue monstrueuse, la chimère est toujours quelque peu souriante : elle se moque gentiment de nos prétentions à faire sens, à tracer le bon chemin, à cartographier des bifurcations.

[voir Bifurcations]

⁷ Voir Laurent de Sutter, *Indignation totale. Ce que notre addiction au scandale dit de nous*, Paris, Éditions de l’Observatoire, 2019.

⁶ Emmanuelle Pireyre, *Chimère*, Paris, L’Olivier, 2018.

Chôra

Mon prénom s'écrivait jadis *Chôra* (χώρα). Je renais sans cesse, en différents lieux, parce que je suis le terreau d'où émergent les différentes formes de vie, le territoire antérieur à toute enclosure, le commun dont chacune de nous est une émanation, la commune dans laquelle chaque volonté rêve de se reconnaître. Une philosophe contemporaine dit qu'il faut me penser « comme un réceptacle susceptible de recevoir toutes les formes précisément parce que [je] n'en [ai] aucune⁸ ».

Comme mon prénom, mon nom a perdu l'une de ses lettres au fil du temps. Je m'appelais jadis *Noovirus*. Le *noos*, ou *noûs* (νοῦς), désignait la pensée, l'esprit, l'intellect. La négation du virus, imposée par une prudente peur hygiéniste, a voulu recouvrir la nature virale de toute intelligence, comme de tout processus de pensée forcément collectif et contagieux. Nous pensons par contamination. Je renais sans fin parce que j'insinue ma langue dans le code de celles et ceux qui m'embrassent.

C'est moi, toutefois, qui ai demandé à ce qu'une lettre soit retirée de mon nom. La virilité est aussi bien un principe de mort (par surcharge) que de diffusion. Il faut lutter contre certains virus, contre certains corps nocifs, pour affirmer et pour affermir – en leur résistant – les formes de vie que l'on trouve désirables. Cette résistance n'a l'air de se dresser *contre* que dans un mouvement qui est plus largement une affirmation *positive*, une (re)création perpétuelle condamnée à s'opposer aux inerties du même comme aux menaces d'écrasement.

J'ai voulu m'appeler *Noovirus* parce que la *Chôra* dont j'émerge et ré-émerge continument

se constitue dans ce double mouvement, indissociable, d'affirmation et de résistance – double mouvement qu'un autre philosophe spinoziste, Laurent Bove, a si bien décrit dans sa *Stratégie du conatus*⁹.

Le virus, en lui-même, n'est ni vivant, ni mort : il est à la fois destructeur de vivant et force de vie, selon que le milieu où il s'insinue sait (ou ne sait pas) l'*accueillir*. Dans la phase où il se répand de corps en corps à travers des gouttelettes, il est matière inerte. C'est juste un bout de code, recouvert d'une fragile couche protectrice, que le premier savon venu suffit à dissoudre, causant sa désagrégation. Le virus ne « prend » vie (littéralement) qu'une fois inséré dans une cellule vivante, qui lui donnera l'occasion de se multiplier. Mais s'il se multipliait sans rencontrer de résistance jusqu'à faire s'effondrer le corps individuel et social, il disparaîtrait rapidement, faute de nouveaux corps vivants où il puisse prendre vie.

Le virus ne devient durablement vivant que par sa rencontre avec moi, Cora, ou avec un autre membre de notre immense famille des *Novirus*. Les corps ne se maintiennent dans l'existence, pour y affirmer leur forme de vie, qu'en construisant des *anti*-corps. La première réaction à l'attaque virale peut être fatale, lorsqu'elle est trop brusque, massive, irréfléchie, pas assez périphérique. C'est le risque de « démesure infectieuse », où la réaction du système immunitaire à l'envahisseur viral mobilise un excès de molécules défensives, qui entraîne le corps lui-même vers l'issue fatale. La rencontre entre les virus et les *Novirus* finit mal lorsque la résistance sacrifie le corps ou le commun de la *chôra* à sa volonté de repousser l'ennemi.

⁸ Chantal Jaquet, *Philosophie de l'odorat*, Paris, PUF, 2010, p. 347.

⁹ Laurent Bove, *La Stratégie du conatus. Affirmation et résistance chez Spinoza*, Paris, Vrin, 1996.

Mais le corps contaminé ressort affermi de cette lutte, et sa forme de vie en ressort réaffirmée, lorsque le commun de la *chôra* parvient à élaborer les anticorps qui permettront au corps individuel ou social d'accueillir sans dommage une nouvelle rencontre avec le virus. Virus et Novirus pourront alors composer ensemble un nouvel équilibre.

La très vieille fable de la *chôra* refait surface à travers chacune de mes renaissances : nous, virus de pensées affirmatrices et anticorps soucieux de la résistance de nos formes de vie, participons ensemble au terreau commun de nos communes à venir, toujours à naître et à renaître à chaque fois différemment.

[voir **Bien commun, Déméure infectieuse**]

Clichés

L'image du Covid-19 – petites taches orangées accrochées à des cils de cellules bleus sur un fond gris – renvoie à un imaginaire de peinture abstraite ou d'effets spéciaux : final halluciné de *2001, l'Odyssée de l'espace* de Stanley Kubrick (1968), ou plongée psychédélique dans l'explosion atomique de *Twin Peaks: The Return* de David Lynch (2017). À moins que le contraste chromatique (orange, bleu) ne corresponde à une imagerie thermique et au film *Ni le ciel, ni la terre* de Clément Cogitore (2015).

Les virus se soustraient au visible. Leur système de reproduction parasitaire fait qu'ils ne figurent en biologie sur aucun arbre de classification. Ils opèrent *sous* l'image, de manière rhizomique, par détournement des informations génétiques des cellules qui les accueillent, en leur commandant de nouveaux exemplaires, invisiblement altérés. D'où l'inquiétante étrangeté dont ils sont porteurs, et notre oscillation entre incrédulité et paranoïa.

Parmi les clichés du moment, nous comptons d'abord les gros plans sur des visages : des gens anonymes qui se *self-filment* chez eux, des stars

et des journalistes confinés et sans maquillage. S'il ne fallait retenir qu'un visage, ce serait celui de Li Wenliang, ce médecin lanceur d'alerte de Wuhan, qui n'était pas virologue mais ophtalmologue. Viennent ensuite les images médiatiques, plans moyens et plans rapprochés : gens sans ou avec masques, représentants anonymes de l'État qui symbolisent leur fonction, cortège des officiels qui discutent, sur des estrades, devant les bâches vert kaki d'un hôpital militaire ou, plus traditionnel, les grands dirigeants à leur bureau : Macron à l'Élysée, Merkel avec une fenêtre donnant sur le Bundestag, Trump dans le bureau ovale, la reine d'Angleterre à Buckingham.

Concluons cette taxinomie par les plans d'ensemble sur les foules et les décors : gens insoucians dans les parcs, puis gens soucieux qui se ruent au supermarché, rayons pleins et vides, rues de quartiers populaires trop remplies et rues de Paris vides, où circulent des drones qui ordonnent de rentrer chez soi.

Des pelleteuses de Wuhan ont, picturalement, fait *sortir de terre* un hôpital en dix jours. Paysage du vide et du plein, de petites taches

bariolées, orange, jaune, cyan, sur un fond de terre ocre marron.

Territoire, sécurité, population – comme le titrait Michel Foucault – contrôlés par le dispositif optique du drone, complément du microscope, de la caméra de surveillance et de ces systèmes de « reconnaissance faciale » qui se développent tandis que les visages s’anonymisent derrière les masques.

Deleuze écrivait que ce « n’est pas nous qui faisons du cinéma, c’est le monde qui nous apparaît comme un mauvais film ». Notre mauvais film est un remake du *Dawn of the Dead* (1978) de George Romero. Notre anti-modèle du virus, rhizomatique et cinématographique, est le zombie, couplé au *body snatcher*, ces plantes venues d’outre-espace qui prennent apparence humaine dans le film éponyme de Don Siegel (1956).

Deleuze ajoutait : « on se demande ce qui maintient un ensemble dans ce monde

sans totalité ni enchaînement. La réponse est simple : ce qui fait l’ensemble, ce sont les *clichés*, et rien d’autre¹⁰ ».

Dans une interview réalisée durant le confinement, Jean-Luc Godard complétait en déclarant : « Ça me dépasse... Ou quel est l’envers du mot *dépasser*? Ça me *soustrait* ». Pas d’image juste ni juste des images, seulement une soustraction des images qui nous soustrait à la réalité et à nous-mêmes. Une image frappante du virus, celle de sacs mortuaires noirs, entassés dans une pièce, était une *fake-news*: un montage de cadavres emballés en Équateur, dans le décor extérieur d’un hôpital new-yorkais¹¹.

[voir Asymptomatique, Faciale, Zombies]

¹⁰ Respectivement Gilles Deleuze, *L’Image-temps*, Paris, Minuit, 1985, p. 223, et *L’Image-mouvement*, *op. cit.*, p. 281.

¹¹ Fabien Leboucq, « Cette vidéo d’un homme marchant sur des sacs mortuaires a-t-elle été filmée dans un hôpital new-yorkais? », *Libération*, 4 avril 2020.

Cluster

Au début, j’ai trouvé que l’utilisation de l’anglicisme *cluster* pour nommer les foyers épidémiques du Covid-19 relevait d’une véritable usurpation d’identité. Le concept de *cluster* vient du champ de l’économie. Il a été inventé par l’économiste anglais Alfred Marshall à la fin du XIX^e siècle pour désigner une forme d’organisation des entreprises distincte de l’organisation fordiste : *cluster* en anglais, *district* en français.

Leur rapport à l’espace est opposé. La firme fordiste se localise *sur* un site. Le district industriel puise ses ressources *dans* un

territoire. Il mobilise l’emploi dans la proximité, famille élargie, voisinage ou bassin d’emploi local. L’écosystème du district et la densité de ses échanges internes génère une « atmosphère industrielle » (selon Marshall), une confiance sociale et une « coopération » (alliage de la coopération et de la compétition) propices à l’innovation. De ce fait, le district est mondial et intégré dans les marchés internationaux.

En y réfléchissant à deux fois, j’ai trouvé finalement des ressemblances entre le *clus-*

ter industriel et le *cluster* épidémique de la Covid-19. Ils connaissent tous deux cette ambivalence faite de local et de global, mais dans une relation inversée. Le cluster industriel part du local pour se déployer mondialement. Le cluster covidien arrive du global pour se répandre localement. Les portes d'entrée internationales du virus sont généralement des aéroports (Wuhan, Roissy, les *hubs* de Ryanair à Bergame et Beauvais). Puis, sa diffusion se fait de proche en proche, par intensification des liens, jusqu'à buter sur une frontière invisible, configurant un treillis territorial délimité.

Mais une autre dynamique, locale/locale cette fois-ci, caractérise le foyer et le mode de propagation virale. Il s'agit d'événements collectifs fortement concentrés dans le temps et l'espace : match de la Ligue des champions à Milan entre l'Atalanta de Bergame et le Club de football de Valencia, carnaval de Gangelt en Allemagne près de la frontière hollandaise, rassemblements religieux divers. Dans ces regroupements très denses, la contamination via les sécrétions respiratoires est maximale et s'auto-amplifie. Car, plus la dose infectieuse est forte, plus les symptômes sont graves, et plus la contagion est longue. Ce processus fait que la létalité peut varier du simple au double selon que l'on se situe à l'intérieur ou en dehors d'un *cluster* – ce qui explique pourquoi l'âge moyen des réanimations peut y être bas. Le *cluster* viral a la violence d'un volcan.

Dans cette logique de foyers débordants, j'ai été intriguée par les épicentres d'origine religieuse. Il est stupéfiant de constater leur

nombre, leur particularité et leur diversité : on les rencontre dans toutes les parties du monde et ils concernent toutes les religions. À Mulhouse, ce sont les évangéliques de la Porte Ouverte Chrétienne qui ont ouvert la porte au virus dans le Grand-Est ; en Corée du Sud, c'est la secte apocalyptique de l'Église Shincheonji de Jésus ; à Singapour, deux églises évangéliques, Life Church and Missions et Grace Assembly of God ; en Iran, dans la Ville sainte de Qom, les prières collectives de masse n'ont jamais cessé ; au Pakistan, le *cluster* est né d'un rassemblement du groupe islamique Tabligui Jamaat à Lahore ; aux États-Unis, c'est dans la synagogue Young Israel de New Rochelle, proche de New York, que le premier *cluster* a pris. Les fondamentalismes religieux unissent leurs croyants dans le déni du risque épidémique.

D'autres *clusters* se répètent dans toujours les mêmes lieux à risque. Les cabinets de médecine de ville et les hôpitaux sont, dans le monde entier, placés en première ligne. L'infection y frappe sans distinction l'ensemble des soignantes, de la médecin urgentiste à la « technicienne de surface », en passant par les infirmières. En France, en Allemagne, au Canada, en Inde, dans les abattoirs, les dépôts logistiques, les sites industriels et les exploitations agricoles, les activités d'exécution se poursuivent malgré le confinement, multipliant les risques de propagation. Le Covid-19 éclaire d'une lumière crue la division spatiale du travail et exacerbe la stratification sociale.

[voir Spatialités]

Confinement

Le confinement qui nous a été imposé a éveillé en moi des sentiments mêlés. Être assignée chez moi ne m'était jamais arrivé. Suis-je confinée ou me suis-je confinée? La différence est l'autonomie que je me donne dans cette expérience nouvelle. Malgré toutes les actions subversives que j'ai pu mener, à Seattle, à Tunis et ailleurs, je n'ai jamais été confinée par le pouvoir. J'ai subi quelques violences mais jamais une privation de liberté durable. Privilège d'une Europe démocratique malgré ses faiblesses, ou privilège d'un statut social légèrement supérieur à la moyenne. Peut-être aussi une intelligence tactique de l'affrontement. Ou alors le signe que mes engagements n'ont jamais vraiment été très en rupture avec l'ordre établi.

Dans ma jeunesse, marquée par la volonté de camper dans la société sans m'y installer, nous aspirions au confinement sous la forme de la prison. Aller en prison, quelque temps, était à la fois une reconnaissance par l'ennemi et un moment où, au milieu de l'activisme militant, on pourrait écrire comme l'avaient fait tant et tant de révolutionnaires emprisonnés. J'avais révééré Gramsci.

Être confinée m'a semblé d'abord une offre de temps libre. L'occasion de faire tout ce que je n'ai pas pu faire jusqu'à ce jour : lire les livres que je n'ai fait que feuilleter, écrire, réfléchir. Comme le disait Saint Cyran, confiné à vie au Château de Vincennes par Richelieu : « cet état est une faveur singulière ».

Mais au fil du temps, j'ai commencé à me poser d'autres questions. Quelle est l'étrange idée de la maison, du chez-soi, qui est impliquée et construite dans l'idée de confinement-à-domicile? Ambrose Bierce, dans son *Dictionnaire du Diable*, donnait cette définition de la maison : « Construction creuse érigée pour être

habitée par des hommes, des rats, des cafards, des mouches, des moustiques, des puces, des bacilles et des microbes ». Par contraste, l'image de la maison véhiculée par le confinement est celle d'un lieu d'immunité : un espace aseptisé, sans hôtes d'aucune sorte, c'est-à-dire ni un lieu où l'on reçoit, ni un lieu où l'on est susceptible de recevoir des visiteurs indésirables.

Ce lieu a d'ailleurs été envahi pour beaucoup de mes amis par les exigences du télétravail que, après en avoir parlé pendant quarante ans, les technocrates n'avaient jamais réussi à imposer. Il paraît même que les webcams traquent les malheureux pour voir s'ils respectent bien les horaires de bureau – et le regard des étudiantes pendant qu'elles passent des examens à distance! On a bien profité des écrans pour jouer, et pour se jouer de nous!

La maison est une prison pour de nombreuses personnes, des mal-logées aux adultes et aux enfants victimes de violence domestique, et le confinement a aggravé la précarité de leurs conditions de vie. À côté de quoi de nombreux « journaux champêtres » ont vanté les avantages d'être enfin seules, retirées, coupées de l'agitation du monde, sans avoir pour autant à pâtir du mal moral de l'époque: la peur de rater l'événement (ou, en anglais, FOMO: *Fear of Missing Out*).

Malgré le plaisir des lectures, de la rêverie, du téléphone maintenu ô combien, et la découverte des réunions vidéo, j'ai finalement conclu avec les Wu Ming que « se rencontrer comme ça, c'est de la merde. Cassons la vitre du salon et sortons de prison. Jetons l'évier en marbre contre la baie vitrée. Il est temps de s'échapper de l'asile et de retourner dans la rue. »

[voir Distanciation sociale, Littérature, Pathologies]

Contagion

Ah ces cons ! Contagion, contamination, confinement, et puis maintenant, pour les vacances d'été, la rentrée de septembre 2020 et les fêtes de Noël, comme pour revenir à la case départ, consommation ! C'est le plus con, celui-là. Sauf que pour moi, celui qui résume tout, c'est vraiment contagion. Parce qu'il y en a de toutes sortes, de contagions ! Parce que la consommation, c'est une contagion de capitalisme ras-des-magasins. Il y a bien sûr celle qui nous fait peur à cause de la chose invisible qui passe par des gouttelettes. On se met à bonne distance. D'accord, ça se défend, de se protéger, surtout quand on voit le désastre du Brésil, à cause de ce con de Bolsonaro – excusez-moi d'être grossière, mais là, je ne trouve pas d'autre mot pour ce macho de facho qui se la joue surhomme face au Covid-19. C'est lui le virus tueur ! La contagion, elle peut être positive ou négative ! Et la pire n'est pas celle qu'on croit. *Contagion*, c'est aussi le nom d'un film de Steven Soderbergh, sorti en 2011, et qui justement, raconte un virus qui ressemble comme un frère diabolique à notre coronavirus. Sa chose virale, à Steven Soderbergh, elle est juste encore plus radicale et assassine que Covid-19 ! Ce que j'aime bien, dans *Contagion*, c'est que la pire des contaminations vient de

l'humain, en particulier d'un blogueur, d'un caïd des réseaux sociaux qui est joué par Jude Law. Le méchant, ce n'est pas le virus, c'est l'humain. Qui, en plus, est c... Tiens, à ce propos, j'ai vu que le scénariste du film, Scott Z. Burns, a déclaré au *New York Times*, en mars, qu'il en avait marre d'être « assailli » de messages sur les réseaux sociaux de la part d'internautes voulant des réponses face à la contagion. « Il y a de quoi être effrayé quand les gens choisissent de se tourner vers un scénariste pour avoir des conseils plutôt que vers un médecin », a-t-il dit.

Il n'y aura pas de bifurcations sans contagions, mais positives : de plus en plus de personnes à demander un revenu universel suffisant, même pas contaminées par Benoît Hamon, et qui ne savent pas que *Multitudes* a défendu le revenu universel bien avant. Contagion, donc, pour sortir du capitalisme de l'automobile et des plantations à tout-va. Contagion des esprits pour écabouiller – virtuellement – ceux qui ne pensent qu'à revenir au pire d'avant, parce qu'ils vénèrent encore la Sainte Croissance économique et financière. Oui, je rêve d'un monde contagieux. Mais sans cons.

[voir **Revenu universel, Viralités, Virus**]

Conventionnées (scènes et entreprises)

Les artistes du spectacle dit « vivant » voient leur monde s'effondrer. Les spectacles de l'année seraient morts, et même au-delà. Entre les vivants et les morts, il y a pourtant les conventionnées. Les compagnies qui ont le privilège de bénéficier d'une convention continuent à recevoir leur financement des collectivités, tandis que les autres ont à réinventer leur financement et risquent de disparaître.

Qu'est-ce donc que cette « convention » ? Un papier qui a été signé (par les bonnes personnes), et qui fait toute la différence ? Une « convenue » entre un travail et un besoin ? L'acceptation de se soumettre à une autorité, et à ses normes ?

Pour une compagnie de spectacle, l'existence conventionnée est synonyme d'une certaine sécurité – temporaire, puisque les conventions ont pour vocation d'être périodiquement réévaluées pour être renouvelées (ou non). Mais la convention est aussi la source d'une certaine fierté, d'un niveau d'exigence intériorisé par les responsables et les membres de la compagnie. Elle leur donne bien davantage qu'un emploi : elle leur confère surtout les moyens et les motivations qui les aident à faire du bon travail.

L'existence conventionnée est l'une des alternatives à la précarité. Plus contrainte et plus soumise que l'existence assurée par un revenu universel, elle est peut-être aussi plus valorisante. Elle conventionne un certain service, rendu à un certain type de public, mais par l'entremise d'une médiation (la « collectivité ») plus large que le public effectif de ce service.

Quelques mois avant qu'un ordre de confinement n'effondre les publics du spectacle vivant, des législateurs, des économistes et des philosophes discutaient de projets de lois relatifs à la « mission sociale » des entreprises. Celles-ci pourraient-elles être conventionnées, comme les compagnies de spectacle ? À quoi ressemblerait une société dont le conventionnement serait le principe organisationnel principal ? À un théâtre du monde enfin émancipé des affres de la précarité ? Au règne tyrannique des petits mandarins chargés de signer les conventions ? À une commune enfin capable de choisir ce dont elle veut et ce dont elle ne veut pas ?

[voir Décaler, Hyper-offre culturelle, Suspension de l'art]

Cosmocide

*Là à l'ouest des tabous
Là dans votre verre de thé
Là au nord-est de votre conscience
Là dans les hanches du pain quotidien
Vous avez vu sur vos gratte-ciel,
sur mes jazz gratte-ancêtres
La raison carbonique et le feu doré
Du cosmocide¹².*

« Cosmocide ». En 1973, ce mot fait son apparition chez Sony Labou Tansi (poète, dramaturge, romancier). Si d'autres en ont fait usage avant lui, sous sa plume il prend une forme radicalement nouvelle. C'est un réquisitoire contre les violences infligées aux corps, aux esprits, à la nature par un capitalisme sauvage, contre la colonisation et le néocolonialisme, les États sanguinaires, les juntes, les polices de tous bords, la mise en charpie des démocraties et du futur.

Pour Sony, nommer le cosmocide, c'est le prendre à bras-le-corps. Écrire est affaire de chaos, car du chaos seul peut advenir un autre monde et, donc, écrire revient à poser une bombe. Le poète, « bombe à hydrogène qui parle », fait table rase, éradique la « mocheté », crée des espaces de respiration, des possibles, fait monde. « Pourquoi avez-vous si peur d'apprendre qu'on existe? Effectivement, je vous le dis, on existe. Si vous avez peur, c'est que vous êtes dans le camp de la catastrophe. C'est que vous fuyez la vie et ça ne suffit pas pour inexister ». Inexister, c'est-à-dire crouper dans « la mort de la vie », rester engoncé dans l'« horrible machine nommée société d'engraissement ». Disons-le autrement : pour Sony, l'horreur c'est « être humain en catas-

trophe... alors qu'on se voudrait humain à charge, sans circonstance atténuante, humain par la grande porte¹³ ».

Prophétique, la parole de Sony. Anthropocène, ou encore capitalocène; éco- et urbicides; apartheid; mers et déserts, cimetières de réfugiées; coltan, dioxine et autres perturbateurs, de communautés, de rêves, de systèmes endocriniens; camps et geôles; Covid; collapse: nous sommes bien aujourd'hui humains en catastrophe.

Pour Sony, être humain passe par une écoute du cri du monde. À l'ère de la catastrophe, « il ne revient plus qu'à la terre... de prendre la parole et de dire, c'est-à-dire de faire signe, de crier¹⁴ ». Cri qu'il nous faut entendre; le cosmos en dépend.

*Les flamboyants de la place d'arme
écoutaient de toutes leurs feuilles.
Nous lisions dans leur soudaine
immobilité les signes d'une grande
prédiction [...] Les falaises avaient crié
trois fois... les fleuves avaient opéré
une volte-face...*

En créole, on parle de *lyannaj* des mondes, d'un aller au-delà de l'homme, pour aller à la rencontre du Cosmos. « Je m'arrache à la merde généralisée... Et chaque jour devient pour moi des milliards de jours. Et je vois plus loin. C'est beau. Que c'est beau là-bas. Que c'est beau d'être le petit frère des saules pleureurs. Après, on devient souche. Après, on devient bois, mais

¹³ Respectivement Sony Labou Tansi, « Lettre à François Ligier », *L'Atelier de Sony Labou Tansi*, Vol. I, *Correspondance 1973-1983*, Paris, Éditions Revue noire, 2005, p. 122; *Encre, sueur, salive, sang*, Paris, Éditions du Seuil, 2015, p. 28; « L'Afrique vierge », *Africa international*, n° 215, avril 1989; et *Encre, sueur, salive, sang*, Parsi, Éditions du Seuil, 2015, p. 81.

¹⁴ Patrice Yengo, « Entretien avec Nicolas Martin-Granel, Jean-Christophe Goddard et Julie Peghini », décembre 2018.

¹² Sony Labou Tansi, « La vie privée de Satan », *Poèmes. Édition critique*, Paris, Éditions du CNRS, 2015, p. 430-431.

on devient toujours quelque chose. Et on a eu le temps de le savoir ».

Au cœur de la chose: le temps, élargi aux dimensions du cosmos, est émancipé de tout amarrage. On est à la fois au passé, dans des univers d'anticipation, et au présent. La prophétie fait de nous des êtres en devenir et nous ré-ancre dans une mémoire du Tout:

L'homme n'est pas que végétation effrénée de cellules, il est doué de mémoire cinétique, d'émotion poétique – une mémoire qui tranche avec le temps et l'espace – lieux communs de l'Histoire officielle – mémoire qui survivra à l'humanité physiologique.

[voir Littérature, Pathologies]

Croisière (ne s'amuse plus)

Je ne suis jamais montée dans ces immeubles flottants qui viennent défigurer par leurs dimensions hors d'échelle les quais des ports maritimes. J'avais même participé à quelques manifestations de riverains contre les pollutions qu'ils provoquent nécessairement. Leurs occupants achètent peut-être quelques babioles à terre, mais dans l'ensemble ils restent à bord où

ils trouvent piscines et jeux divers. J'ai souri en découvrant que la contamination de quelques personnes à leur bord les mettait en quarantaine, et leur interdisait de faire escale. La croisière ne s'amusait plus. Elle attendait sa fin avec angoisse. Espérons que cette forme de pollution maritime récente disparaîtra rapidement par désaffection.

[voir Hôtels]